

La tragédie du *Batavia*

A. Portelli

aurelien.portelli@mines-paristech.fr

28 janvier 2020

REFERENCES

- C. Castoriadis (1975). *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 538 p.
- M. Dash (2002). *L'archipel des hérétiques*. Paris, Lattès, 478 p.
- J. Lydon (2018). « Visions of Disaster in the Unlucky Voyage of the Ship *Batavia*, 1647 », *Itinerario*, vol. 42, n°3, 351-374.
- S. Travadel, P. Zawieja, F. Guarnieri (2019). « Situation extrême », *Dictionnaire de sociologie clinique*, Toulouse, ERES, 702 p.

Gravure

Tirée de l'ouvrage *Ongeluckige voyagie, van't schip Batavia* (Commelin, 1647).



CONTEXTE : le 28 octobre 1628, le *Batavia*, trois-mâts de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, quitte Amsterdam pour rejoindre Java (Dash, 2002). Durant la traversée, les tensions montent entre le subrécargue, représentant les intérêts de la compagnie, et le capitaine. Ce dernier fraternise avec l'intendant adjoint, Jeronimus Cornelisz, cruel, sans moral et persuadé que ses actes lui sont directement inspirés par Dieu. Convoitant le butin transporté à bord, ils conçoivent un projet de mutinerie. Ils n'ont toutefois pas le temps de l'exécuter car, le 4 juin 1629, le navire s'échoue sur un récif de corail, l'archipel d'Abrolhos de Houtman, situé à 80 km des côtes australiennes. Une partie des naufragés est transférée sur une île, les autres restent bloqués sur l'épave. Le capitaine et le subrécargue explorent d'autres îlots, sans trouver d'eau douce. Accompagnés de 46 personnes, ils décident de rejoindre Java en chaloupe pour organiser les secours. L'épave se disloque et une vingtaine de rescapés parvient à gagner l'île. Parmi eux se trouve Jeronimus, qui ne tarde pas à dévoiler son vrai visage. S'entourant des pires brutes, il prend le commandement des 208 naufragés et les disperse sur l'archipel. Instaurant un régime de terreur, Jeronimus et ses acolytes s'accaparent les femmes et organisent un système de destruction, comme le montre cette gravure.

NARRATION : des nuées, dessinées sommairement, couvrent en grande partie le ciel jusqu'à la ligne d'horizon. Au dessous, une île plate et délimitée par un mince rebord, paraît flotter telle une feuille posée sur les flots. Sur ce bout de terre dénué de

relief et de végétation, des hommes sont massacrés à l'arme blanche. Au milieu des cadavres, certains supplient d'être épargnés, d'autres essaient d'échapper à leurs agresseurs, en fuyant ou en se perchent sur une tente. A l'arrière plan, des individus se livrent à leurs occupations, indifférents à la scène qui se déroule pourtant sous leurs yeux. Au loin, un personnage, isolé et prostré devant sa tente, semble avoir perdu toute volonté de vivre. Autour de l'île, l'océan s'étend à perte de vue. Des vagues s'agitent furieusement et sont sur le point d'engouffrer les hommes jetés à l'eau. Au premier plan, on discerne le *Batavia*. Des barils s'échappent de l'épave, ballottés par le courant comme est emportée la vie des malheureux en train de se noyer.

INTERPRETATION : l'image s'inscrit dans la tradition picturale néerlandaise de l'époque représentant le danger et le désastre en mer (Lydon, 2018). L'artiste s'inspire sans doute de plusieurs attaques perpétrées en juillet sur les îlots pour donner une vision synthétique de la violence que déchaîne Jeronimus, causant environ 115 morts. Le délabrement de l'épave se fait l'écho de l'effondrement de l'imaginaire institué (Castoriadis, 1975) et de la décomposition du groupe de naufragés. L'archipel devient ainsi un lieu de régression et, au plan symbolique, le théâtre d'un second naufrage : celui de la condition humaine. En cela, l'image donne à voir la fragilité des sociétés confrontées à une situation extrême (Travadel *et al.*, 2019), et la rapidité du processus de décivilisation dans lequel un collectif peut sombrer jusqu'à s'autodétruire.